



STÉPHANE RUSINEK

LA PATIENTE DE 17 HEURES

ROMAN

éditions

THIERRY MARCHAISSE

La patiente de 17 heures - Stéphane Rusinek

© Editions Thierry Marchaisse

LA PATIENTE DE 17 HEURES



© 2020 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

Diffusion-Distribution : Harmonia Mundi

STÉPHANE RUSINEK

LA PATIENTE DE 17 HEURES

ROMAN



éditions

THIERRY MARCHAISSE

À ma dentiste et à mes enfants, qu'ils
soient beaux ou non, avec ou sans poils

AVERTISSEMENT

L'auteur de ce livre tient à préciser d'emblée quelques points.

Premièrement, ce récit « fictionnalise » des faits qui se sont réellement déroulés, dans son cabinet de psy. Par conséquent toute ressemblance avec des situations réelles, des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être complètement fortuite.

Deuxièmement, aucun animal n'a été maltraité durant l'écriture de ce livre.

Troisièmement, cet écrit est plein de conflits d'intérêts, dont l'auteur se fiche en grande partie, voire totalement.

Quatrièmement, il s'excuse, auprès d'une patiente qui se reconnaîtra peut-être, de ne pas lui avoir dit que sa voiture avait été vandalisée par une autre patiente, somme toute un peu... désorientée.

**JULIETTE ET LE SYNDROME
DU PAILLASSON**

« Goéland qui se gratte le gland, signe de mauvais temps. Goéland qui se gratte le cul, il ne fera pas beau non plus. » C'est mon dicton des Hauts-de-France préféré, même s'il n'est pas tout à fait vrai parce que souvent l'été est agréable dans le nord de la France, quelle que soit la partie du corps que les goélands se grattent. Ne riez pas, il fait chaud, le soleil tape, il ne pleut pas, ou juste des orages une heure en fin d'après-midi comme dans le Sud, et c'est barbecue avec les copains presque tous les soirs. D'ailleurs ce soir ce sera barbecue. C'est vrai, ce n'est pas tous les ans comme ça, mais aujourd'hui il fait très chaud.

Plus que deux séances et la journée sera terminée, les vraies vacances commenceront. S'il fait aussi beau les semaines qui viennent, ce sera l'idéal. En plus, d'ici quelques jours je pars loin, alors une semaine de soleil supplémentaire me suffit amplement.

Dans la salle d'attente on entend la radio locale. C'est l'heure du point sur la circulation en direct avec la préfecture : vendredi de juillet, autour de Lille ça roule, tout est fluide. Il y a là un petit courant d'air que je n'ai pas la chance d'avoir dans mon bureau, il y fait plus frais, c'est agréable. Même le sol sous mes pieds nus est un régal. J'avance encore d'un pas et je la vois, ma

patiente de 17 heures, celle qui, ce matin même, m'a arraché un premier rendez-vous de dernière minute en prétextant une urgence.

Elle est assise dans le grand fauteuil en cuir qui a trôné dans le salon de ma maison pendant plus de dix ans. Il finit sa vie dans un cabinet de psy. Une belle retraite pour un fauteuil en cuir, même s'il reste dans la salle d'attente, même s'il n'entendra jamais de récits de rêves ou de traumatismes d'enfance. Juste parce que je ne suis pas psychanalyste, Dieu m'en préserve ! Je suis psychologue cognitivo-comportementaliste et pratique les thérapies comportementales et cognitives, en libéral, une journée par semaine. Une forme de psychothérapie certes, mais à peu près aussi proche de l'*inconscient* et du *refoulement* que la choucroute des spaghettis bolognaise.

On devine qu'elle est grande et fine. Elle se tient de biais, les jambes croisées, une longue chevelure rousse maintenue dans son dos par un gros chouchou blanc. Elle porte un chemisier à manches courtes et une jupe rouge qui laisse deviner ses genoux. Ce que l'on voit de ses jambes est pâle, comme il se doit chez une rousse. En m'entendant, elle se tourne vers moi et me fait face. Elle a gardé ses lunettes de soleil, alors que la salle d'attente n'est que très peu éclairée par la lumière du jour. Son visage est fin lui aussi et bien dessiné. Des pommettes saillantes sans l'être trop, couvertes joliment de taches que le soleil a révélées, des lèvres qui ne prennent que la place nécessaire, un menton discret. Oui, en trois mots, s'il fallait la résumer au premier regard : elle est jolie. Seules ses baskets de ville en cuir détonnent un peu avec l'élégance de sa mise. En été, par cette chaleur, on se serait plutôt attendu à des sandales, pour aller avec sa jupe. Moi, l'été, j'avoue que je me laisse un peu aller, je privilégie mon confort, et reçois en t-shirt, short et espadrilles. Dans mon cabinet je reste même toujours pieds nus, pour profi-

ter de la fraîcheur du sol. (Ne vous impatientez pas, vous comprendrez bientôt pourquoi je vous inflige tous ces détails.)

J'ai une affection particulière pour les roux et les rousses, ma fille aînée en fait partie. Ils souffrent sûrement tous de cette couleur de cheveux étant jeunes, mais une fois adultes ils savent, pour beaucoup, en faire une distinction qui les rend charmants. Quand l'on rencontre quelqu'un, il y a toujours un aspect qui nous fait penser à une autre personne. On accorde alors, sans même s'en apercevoir, les caractéristiques de la personne connue à la personne rencontrée. Ainsi, si vous connaissez un Pierre radin au possible, vous penserez d'abord d'un nouveau Pierre qu'il doit être radin, jusqu'à ce qu'il vous prouve le contraire. Pour les plus obtus, même si le nouveau Pierre prouve sa générosité, il restera tout de même radin dans l'âme, voire deviendra peut-être pervers à leurs yeux parce qu'il fait sûrement semblant d'être généreux. Dès lors que je vois ma propre rousse comme déterminée, intelligente, douce et fragile, j'ai tendance à considérer, de prime abord, toutes les rousses de la même façon. C'est idiot parce que je suis psy, je suis chercheur, et dans mon laboratoire à l'Université je travaille précisément sur ce genre de phénomènes. Je devrais donc m'en méfier plus que tout autre, mais c'est plus fort que moi. Je suis même déçu quand je rencontre des rousses qui s'avèrent plutôt stupides, mais je n'en démords pas pour autant, j'ai toujours cette affection pour elles.

« Madame Ponséti ?

— Oui.

— Nous avons rendez-vous ensemble. J'espère que votre attente n'a pas été trop longue. J'ai cru entendre que vous êtes arrivée bien en avance.

— Je ne voulais surtout pas arriver en retard, alors que vous avez été si gentil de me recevoir, et je n'avais rien d'autre à faire

de toute façon. Alors attendre chez moi ou ici. Autant attendre ici. Et puis, vous avez de la lecture, je n'ai pas vu le temps passer.

— Tant mieux, pour une fois que ces revues servent à autre chose qu'à décorer la salle d'attente.

— Merci encore d'avoir accepté de me prendre si vite en rendez-vous.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est une bande de loubards de la banlieue de Lille.

— Des loubards ?

— Je devais avoir une autre patiente à 17 heures mais elle a annulé ce matin, un peu moins d'un quart d'heure avant votre appel, parce que sa voiture a été vandalisée cette nuit. Vitres brisées, pneus crevés. Sinon, je n'avais plus une place avant septembre. Vacances obligent.

— Je me vois mal leur dire merci, mais je suis vraiment soulagée d'avoir eu ce rendez-vous. J'avais besoin de vous rencontrer très vite, comme je vous l'ai dit ce matin au téléphone.

— Qui sait ? Peut-être qu'aucun loubard n'a saccagé quoi que ce soit. Peut-être que ma patiente m'a servi un bobard parce qu'il fait beau et que ça sent trop les vacances... Mon bureau est par là.

— Je vous suis. »

Elle se lève en refermant le magazine, le pose sur la table basse à côté du fauteuil. Je me rends compte qu'elle est plus grande que ce que j'avais imaginé. Ses jambes, d'une pâleur presque artificielle, n'en finissent pas. C'est en fait une très belle femme, dont toutes les courbes semblent parfaites. Cette pensée n'a que peu d'importance puisque j'ai une autre femme qui occupe ma vie et mes pensées, que c'est une patiente et qu'à ce jour je n'ai jamais eu une quelconque pensée déplacée envers une patiente, aussi belle et attirante fût-elle. Mes patientes restent des cas et des problèmes à résoudre, pas des envies à réfréner ou

des cœurs à conquérir. Je sais que c'est une chance, car d'autres de mes collègues, hommes ou femmes, peuvent être séduits en consultation par leurs patientes et patients, ce qui rend la thérapie et la vie de couple bien difficiles. Ce n'est pas un reproche que je leur fais, car nous sommes tous des êtres humains et personne n'est à blâmer d'être attiré par un autre être humain. D'autant que la relation que l'on crée avec nos patients peut devenir très intime, et cela dès les premières minutes. Pour moi, il n'en va jamais de la sorte, sans doute un don que la fée des psys m'a donné en se penchant sur mon berceau, et je l'en remercie. D'un autre côté, je n'ai pas grand mérite, car dans toute ma carrière je ne me souviens que d'une seule patiente qui ait craqué pour moi, et sans ce genre d'occasion, il n'y a pas de larron. Elle venait à chaque consultation avec des jupes de plus en plus courtes et me faisait de plus en plus d'allusions sexuelles, jusqu'au jour où je lui ai demandé naïvement si elle avait enfin rencontré quelqu'un. Elle sut alors me faire comprendre vigoureusement ma bêtise et que j'étais le plus mauvais psychologue de la terre. Ce n'est qu'au moment de claquer la porte, lorsqu'elle m'a dit que je ratais sans doute le meilleur coup de toute ma vie, que j'ai finalement compris son manège et pourquoi elle me houspillait depuis deux minutes. Je ne l'ai plus jamais revue.

Peut-être que j'évite de craquer pour mes patientes parce qu'elles ne craquent pas pour moi, en général? Quoi qu'il en soit, rien d'équivoque avec celle-ci, si ce n'est cette remarque, ce fait établi : « c'est une jolie femme ». Une constatation que je me dois bien de faire, puisqu'elle peut s'avérer très importante par la suite, en fonction de son problème et de sa demande. Dans ma tête en vérité, la seule chose qui s'enclenche c'est la routine du premier rendez-vous, comme un réflexe en cinq lettres : OASAA. Cinq tâches qui s'activent en parallèle, qui me permettent de comprendre le cas de la patiente et d'envisager sa

thérapie. Cinq tâches qu'il me faut mener pour tenter de faire mon boulot efficacement, pour mériter à la fois la confiance qu'on me fait et l'argent qu'on me donne.

Observation : Avant même d'être dans le bureau, je peux déjà noter plusieurs choses. Elle porte des lunettes de soleil pour autre chose que le soleil. Les gens qui se droguent le font souvent pour cacher leurs yeux, ceux qui pleurent aussi, et parfois les histrioniques qui travaillent leur image. Elle est maquillée avec goût, ses cheveux sont bien coiffés, elle a un sac à main de marque, ses vêtements sont choisis pour la mettre en valeur, sauf ses chaussures, elle a peut-être un problème de pieds. Elle doit prendre particulièrement soin d'elle et avoir une bonne estime d'elle-même, d'autant qu'elle évolue avec une certaine grâce. Sans doute aussi un métier où il est important de bien se présenter et qui accapare sa vie au point qu'elle ne se met pas complètement à l'aise pour un rendez-vous chez un psy. Pas d'odeur de cigarette quand elle passe à côté de moi, ni d'alcool ou de sueur, un simple parfum discret. Le magazine qu'elle lisait n'était pas une des mauvaises revues de psycho qui traînent dans la salle d'attente, ce ne doit pas être une fêrue des interprétations à la mords-moi-le-nœud de la vie. Tant mieux, c'est toujours plus facile, un patient qui ne se prend pas pour un psy lui-même ou qui ne pose pas trop de questions stupides : « expliquez-moi pourquoi j'aime tant la tarte au citron... c'est ma mère ? Non ? » Ce n'était pas non plus un magazine *people*, et c'est tout aussi bien ; quand un patient me parle *people*, comme je n'y connais rien, soit je me laisse passer pour un con, soit je le prends pour un con, et le choix est toujours difficile. C'était un magazine scientifique traitant de ce qu'il faut croire ou non sur les ovnis : peut-être une personnalité schizotypique, qui va me sortir des théories abracadabrantes sur les êtres des autres dimensions, qui influencent chacune de nos actions dans

un univers où le hasard n'existe pas, sauf quand il existe. À creuser. Pas d'alliance, pas de bijoux à outrance, un mauvais point pour une personnalité théâtrale quelle qu'elle soit. Un poids qui semble adapté à la taille, apparemment pas de troubles de l'alimentation. Mais ce ne sont que des suppositions.

Anamnèse : Retranscrire et organiser l'histoire du patient, de son trouble, comprendre ce qui est un signe ou ne l'est pas. « J'ai perdu quatre kilos depuis deux semaines » peut être un signe de dépression, mais si le patient ajoute : « c'est normal, j'ai tellement envie de lui plaire que j'ai recommencé à faire une heure de sport par jour et ne mange plus que des légumes », exit la dépression.

Un tel travail de fond et de compréhension prend du temps en général et forcément, pour l'instant – si ce n'est qu'elle a entre trente et trente-cinq ans, qu'elle n'est sûrement pas mariée, et qu'elle doit être assez aisée – en vérité, je n'imagine rien. Parfois je devine plein de choses simplement en regardant le patient, mais là, non. Si, ses lunettes. J'ai l'intuition que c'est surtout pour les pleurs, ou pour éviter qu'on la reconnaisse. Il y a peut-être une histoire tragique. Elle m'a parlé d'urgence au téléphone, mais elle semble plutôt bien dans ses baskets. On se demande juste pourquoi elle en porte par cette chaleur ! Elle va me faire un coup tordu et s'enfuir du cabinet peut-être ?... Bon, arrête tes conneries.

Signes et Diagnostic : Que dalle en vérité. Pas encore d'hypothèses, il est bien trop tôt. J'oublie tout ce que mes observations peuvent allumer dans ma tête.

Analyse fonctionnelle : Je ne sais même pas encore quel est son problème, mais j'imagine qu'elle saura me le décrire précisément et qu'elle comprendra seule comment le résoudre. Au premier abord, elle donne l'air d'être très intelligente, déterminée et plutôt sympathique. Il devrait être facile de travailler avec elle. Il faut que je me méfie et que j'oublie vite le premier abord.

Alliance thérapeutique : Je sors mon sourire de psy juste avant d'entrer dans le bureau. Un sourire qui laisse entendre que je suis un bon gars, mais pas non plus trop gentil ou qui drague. Un truc bienveillant, qui peut se transformer au besoin en franche rigolade ou en profonde compassion. On verra bientôt. Je ne suis pas certain qu'elle ait vu mon sourire de toute façon. Pourquoi garde-t-elle ses lunettes de soleil ? Moi j'ai le droit, c'est mon cabinet, pas les patients.

J'entends mon téléphone vibrer sur le bureau, sûrement un SMS.

VALETTE – Bientôt fini Papou ? Tu rentres à quelle heure ?

La patiente me suit vers le bureau et je la laisse passer devant moi en lui montrant la chaise où elle peut s'asseoir. N'ayant pas de veste, elle n'accroche rien au portemanteau. Elle dépose son sac à ses pieds tout en farfouillant dedans pour en sortir quelque chose que je ne vois pas, qu'elle tient serré dans sa main. Peut-être un mouchoir en papier au cas où des larmes coulent. C'est bête, il y en a deux boîtes sur la table, c'est du *all-you-can-eat* en cabinet de psy, pas besoin d'apporter son propre matériel. Prévoyante sans doute.

J'évite de me ruiner l'orteil gauche contre le petit meuble gris qui me barre le passage (je devrais le changer de place depuis longtemps, mais je rechigne à le faire) et vais m'asseoir dans mon fauteuil, devant mon ordinateur. Il fait vraiment chaud aujourd'hui, le soleil commence à peine à décliner. Je réitère mon sourire de psy désinvolte, que j'ai tant travaillé au fil des années, et je commence. Les yeux rivés sur mon écran d'ordinateur et mes doigts sautillant sur le clavier. Je crois qu'elle a souri aussi. Plutôt bon signe.

Allez, un SMS en réponse à ma fille avant de vraiment commencer. Quand les patients me voient tapoter le clavier, ils ne savent pas ce que je fais ; si j'ai l'air sérieux, ça passe.

MOI – Je termine à 19h au cabinet. Tout va bien à la maison ?

« Je vais commencer par reprendre votre nom.

– Ponséti, P O N S E T I.

– Votre prénom ?

– Juliette, comme Juliette.

– Une adresse.

– 19, rue de la Poupée-qui-Tousse, Wingles, 62410.

– Un téléphone sur lequel je puisse vous joindre facilement si jamais j'ai un problème de mon côté ?

– Bien sûr, le 06 truc-machin-chose

– Merci. J'ouvre votre fiche de consultation. Il me faudra aussi un âge ?

– Trente-six ans. »

Je n'étais pas loin... Elle habite dans une petite ville, plus petite encore que la mienne, à dix kilomètres du cabinet. Une ville que je connais bien, remplie de cités des mines, sans animation, où les commerces ferment les uns après les autres, avec un taux de chômage important, un vote d'extrême-droite qui dépasse largement la moyenne nationale et un terril. Pas une citadine, malgré son aspect extérieur qui aurait pu le laisser croire. On verra bien si ça a de l'importance, mais c'est étrange, ce décalage. Il faut que je pense à acheter du pain ce soir en sortant, je vais faire un barbecue avec les filles. Je pourrai appeler Lucie et Olivier, pour qu'ils passent. J'ai tout sauf le pain.

VALETTE – Oui TVB on est dans le jardin avec Lou on joue avec le iench. Ta juste reçu une lettre bizarre

MOI – Bizarre comment ?

MOI – Et fais attention à ce que tu écris.

« Et maintenant, avant de vous poser toutes mes questions idiotes, je vais vous laisser me dire pourquoi vous êtes là, me résumer un peu la situation.

— En fait, je voudrais vous payer avant, ça me gêne un peu de payer à la fin de la séance et de finir sur une question d'argent, c'est possible ?

— Comme vous voulez. »

J'allais ajouter « Tant que vous payez, je me fous de tout le reste », mais je ne sais pas pourquoi, je ne le sens pas avec elle. Pourtant, bien souvent, une remarque de ce genre permet au patient de se détendre. Même si elle me semble sympathique, il y a un petit quelque chose qui me dit qu'il ne faut pas commencer par trop d'humour lourdingue. Elle est tirée à quatre épingles, c'est sans doute ça. Je détendrai l'atmosphère un peu plus tard.

Elle tend sa main et je comprends que ce qu'elle avait pris dans son sac n'était rien d'autre que des billets. Elle me glisse la somme en liquide sur le bureau, où je la range sous mon ordinateur avec les autres substances pécuniaires de ma journée de labeur. Au moins une chose de réglée.

VALETTE — Y a que ton nom écrit sur l'enveloppe au marqueur et confidentiel

Étrange, tout de même. La plupart des patients paient par chèque, mais je ne vois aucun inconvénient à recevoir du liquide, même si ça me déchire de savoir que je pourrais très bien ne pas le déclarer à l'URSSAF. Débile et anxieux comme je suis vis-à-vis de l'administration fiscale, je déclare tout, c'est tout juste si j'omets les cadeaux en nature comme les boîtes de chocolats à Noël et les dessins d'enfants qui agrémentent la salle d'attente, en attendant de finir eux-mêmes à la poubelle. Je n'aime pas non plus avoir du liquide, parce que j'ai pris l'habitude de le dépenser en sortant du cabinet ou de le donner en argent de poche à l'une ou l'autre de mes chères et charmantes filles, qui ont toujours une sortie à faire ou une

paire de chaussures à acheter de toute urgence, parce que, « tu comprends, c'est celles que je cherche depuis si longtemps et là en plus elles sont en soldes ». Toutefois, c'est assez inhabituel pour moi de recevoir le paiement de la séance au début, je préfère être rémunéré quand le boulot est fait. Je sais que d'autres font autrement, et ce n'est pas plus mal, parce que les patients en rédigeant leur chèque en profitent toujours pour poser une question de plus et ainsi nous font prendre du retard. Je préfère tout de même en fin de séance, cela me gêne moins. Allez savoir pourquoi, une certaine pudeur sans doute, un sentiment révolu qui voudrait que les travailleurs de la santé soient avant tout altruistes. Maintenant, tant qu'elle paie...

« Alors donc, je vous écoute et je vous pose quelques questions pour bien comprendre au fur et à mesure.

— En fait, j'ai une autre requête. Je viens d'abord pour vous raconter mon histoire, parce que je n'ai personne autour de moi pour l'écouter. J'ai besoin de faire le point avec moi-même, peut-être d'un conseil, mais je n'en suis même pas certaine. J'ai surtout besoin de parler et ça ne va pas être facile pour moi. Si possible, j'aimerais que vous ne m'interrompiez pas, pour ne pas perdre le fil et arriver à la fin. Comme je vous l'ai dit au téléphone, c'est comme une urgence pour moi. Nous pourrions toujours prendre un autre rendez-vous en septembre quand vous serez rentré de vacances, mais là encore je ne sais même pas si ce sera utile. J'ai seulement besoin de parler. Si vous voulez me poser des questions après, vous pourrez toujours, d'accord ?

— Ce n'est pas vraiment dans mes habitudes. Comme vous le savez sans doute, je fais des TCC, pas de la psychanalyse. J'analyse les problèmes actuels de mes patients, en considérant qu'il existe un cercle vicieux entre leurs émotions, leurs pensées et leurs comportements dans des situations précises qui engendrent de la souffrance, puis je m'appuie sur des techniques

validées scientifiquement pour rendre ces cercles vertueux. Mon boulot c'est d'aider mes patients à mieux comprendre comment de mauvais comportements se sont mis en place au cours de leur histoire et pourquoi ils se sont maintenus jusqu'à aujourd'hui. Je cherche avec eux ce qui peut renforcer leurs modes de pensée favorables pour qu'ils aient des comportements plus adaptés. C'est un travail en commun...

— Je sais ce que sont les TCC, une amie psychologue m'a expliqué, mais j'ai d'abord besoin de raconter toute mon histoire afin de faire le point avec moi-même et d'être certaine de vouloir faire une thérapie après... ou pas. De toute façon, même en TCC, vous avez besoin de comprendre qui je suis et comment je fonctionne, non ?

— C'est vrai.

— Alors je vous raconte ?

— Pourquoi pas, puisque vous semblez y tenir. Je vais tâcher de ne pas vous interrompre, mais je ne vous promets rien. Selon ce que vous allez me dire, je devrai peut-être réagir.

— Ne vous inquiétez pas. Je n'ai tué personne, je n'ai commis aucun délit, je n'ai rien fait de mal. C'est juste que je suis mal, que je me sens mal et que je veux parler. Mon histoire est banale en un sens. Je pense que vous allez même la trouver nulle, car un psy comme vous doit en entendre de toutes les couleurs. Mais j'ai vraiment besoin que vous compreniez comment je suis devenue prête à tout pour l'homme que j'aime, et ce n'est pas facile pour moi à expliquer, parce que je suis lesbienne.

— Je crois que je peux comprendre ce genre de...

— Je veux en être certaine, vous ne pourrez rien pour moi si vous ne comprenez pas vraiment. »

Pourquoi est-ce que je la dévisage à ce moment-là ? Pourquoi est-ce que je commence à me sentir mal à l'aise ? Parce qu'elle pourrait me prendre pour un freudien ?

Elle a de beaux sourcils et ce sont de vrais cheveux, pas de trichotillomanie, pas de pelade. Ses ongles sont longs et vernis avec soin, pas d'onychophagie. Pas de couperose, seulement de jolies taches de rousseur. Rien qui ressemble à un signe. Sa voix tremble un peu, mais pas ses mains, cela ne doit pas être une chouette histoire qu'elle veut me raconter, malgré ce qu'elle dit. Elle cache ses mains sous la table, mais je ne sais même pas si cela veut dire quelque chose. Pas un crime donc, juste l'histoire d'une Juliette lesbienne et de son Roméo. Une histoire de plus... Et elle a raison, j'ai déjà entendu tellement de choses ici. La semaine dernière une patiente s'effondrait parce que son mari l'avait quittée pour son amant (à elle), alors qu'il était allé le voir à l'origine pour lui casser la gueule. Il n'y a plus grand-chose qui puisse m'étonner. Néanmoins, il doit y avoir de la tromperie dans l'air ou je ne suis pas psy. Elle a dû beaucoup pleurer, c'est sûrement pour cela les lunettes.

Je ne me rends pas compte qu'elle attend mon feu vert et un silence assez pesant s'installe. Je fixe la carte de fidélité de chez Izmir, mon kebab préféré, qui m'en sert toujours un peu plus qu'aux autres parce qu'il m'aime bien. Je ne sais pas pourquoi. Il m'offre aussi souvent des loukoums, mais je déteste les loukoums. Il va falloir que je lui dise un jour.

Syndrome de Stress Post-Traumatique ? Dépression réactionnelle ? Une histoire à raconter, donc un traumatisme, sûrement. On verra. En tout cas, personne ne vient voir un psy juste pour raconter une histoire. Tout du moins pas chez moi. On vient au minimum pour demander un conseil. Alors je la laisse causer un moment et je rentre dans mon rôle de psy TCC peu à peu, sans qu'elle s'en aperçoive.

MOI – Il n'y a pas de timbre ? On ne sait pas d'où elle vient ?

VALETTE – Non, rien. C une femme qui l'a mise dans la boîte à midi je l'ai vue par la fenêtre de ma chambre. Après elle

est retournée dans sa voiture elle est restée au moins 10min dedans avant de partir. C'est trop bizarre.

Bon, pour ce qui est de l'alliance thérapeutique, je ne suis pas certain que mon sourire de tueur psy change quoi que ce soit. Deux essais, pas vraiment de réaction. Il vaut mieux que j'arrête. En tout cas, j'accède à ses demandes, c'est déjà pas mal, même si pour l'instant cela ne me coûte rien. Il va juste falloir que je ravale mes demandes de précisions. Ça va être coton pour moi qui fonctionne à l'échange. Et pas facile non plus de prendre des notes sur mon ordinateur, si je ne fais que tapoter mon clavier elle n'aura pas l'impression que je l'écoute. Quand je pose des questions, que je demande des précisions, c'est plus normal de prendre des notes. Elle fait chier en fait. Elle a beau être rousse, si ça m'énerve trop, je l'interromps dès que j'en ai marre. Au moins je peux toujours écrire un ou deux SMS, ça restera discret. C'est cool le partage de communication entre le téléphone et l'ordinateur.

MOI – Une femme comment ?

Elle respire une fois profondément et je pose mon regard sur elle, abandonnant ma fille, la Turquie et ses charmes culinaires, pour revenir à la W'ingloise et ses charmes charmants. Elle a de la chance que ce soit l'avant-dernière patiente de mon dernier jour de boulot avant les vacances, qu'il fasse super beau et que je sois assez fatigué pour ne pas jouer à l'emmerdeur.

« Je peux commencer ? On fait comme ça ?

– Oui, désolé, je vous écoute. »